

Un dangereux fanatique « cagien »

Le rideau est tombé hier sur la huitième édition de Musica. Petit bilan artistique demain. Le Centre de formation de musiciens intervenant à l'école (CFMI) entre-temps aura joué les prolongations : il consacre aujourd'hui une journée de formation à John Cage, confiée à Daniel Charles, qui se définit comme « un dangereux fanatique cagien »...

Les deux hommes se sont retrouvés ce samedi soir au Palais des fêtes, ravis d'être là, l'un et l'autre. La seconde partie de la soirée venait de balayer la perplexité que l'Européra 3 de Cage avait inspirée à quelques-uns : il y avait du bonheur et de la confusion réunis dans la rougeur qui est montée au visage de Cage lorsqu'une salle reconnaissante, parfois enthousiaste, l'applaudit longuement. L'hommage était en effet touchant, que Musica rendait à la dimension secrètement poétique de la passion conceptuelle et érudite du vieil homme américain.

Cage se défend d'être un artiste conceptuel : « C'est qu'il cache bien son jeu », raconte Daniel Charles qui en 1958, lors d'un concert à Bruxelles, opta pour Cage contre l'école française de Pierre Schaeffer, avec lequel il travaillait depuis deux ans : « Le milieu artistique français constitue un cas typique de provincialisme... ».

Ex-élève de Messiaen, Daniel Charles, après sa rupture avec Schaeffer, faillit devenir ethno-musicologue, mais opta pour la philosophie. La Réunion, Aix-en-Provence et Nanterre en 68 : avec Jean-Claude Risset, il anime alors une commission de refonte pédagogique de formations pour les professeurs de musique, à quoi il se consacra ensuite pendant vingt ans au département de musique expérimentale de Paris VIII. « Nous avons commencé avec deux cents étudiants, il y en a deux mille aujourd'hui. Ce qui ne veut pas dire que les choses aient beaucoup changé : sauf cas particuliers, le profil du prof de musique, au collège ou au lycée, n'a que peu changé. La sclérose administrative est terrible. » Et son dénuement.



John Cage au Palais des fêtes, à l'écoute des Européras...
(Photo DNL, Bernard Meyer)

Il a choisi il y a quelques mois de mettre entre lui et l'administration centralisée le plus de kilomètres possible, et enseigne aujourd'hui à l'université Sophia-Antipolis de Nice. Il

profite de cette espèce de préretraite, dit-il pour répondre par exemple aux invitations du CFMI de Sélestat, où il prend ses habitudes, où il a quelques projets et auquel il rend un hommage appuyé...

Titulaire de la chaire esthétique au département de philosophie de l'université niçoise, il cultive sa passion pour Cage, auquel il a consacré plusieurs ouvrages, plus connus à travers le monde qu'en France : « Il a y deux sortes d'artistes. Ceux qui toujours se referment sur leurs certitudes, et ceux qui ouvrent en permanence des perspectives nouvelles à l'art et à la pensée. Cage prolonge dans le domaine musical ce que son maître Duchamp a rendu possible dans le domaine des arts plastiques ».

Cage fait grincer des dents : « Il est important de faire grincer les dents des musiciens. La tragédie de nos musiciens, c'est qu'ils n'écoutent qu'eux-mêmes, lorsqu'ils ne s'épuisent pas en querelles d'école ». Xénakis, François-Bernard Mâche et Cage ont plus d'intuitions communes qu'ils ne l'imaginent ou qu'ils ne l'admettent, dit Daniel Charles.

Musicien paléolithique, musicien des origines, Cage vit l'aventure artistique comme une ouverture mythique, sur la complexité du temps et de l'histoire, qui mélange et brouille les époques et les lieux. Dans le chaos inquiétant de l'Européra 3 de Cage, Daniel Charles a entendu l'immense douleur de tous les opéras donnés à travers le monde, sauf ce samedi soir. Et cette idée-là l'a ému. « Il faut penser et vivre plusieurs choses à la fois » : Charles se passionne pour les œuvres musicales qui relèvent ce défi-là. « Les soldats » de Zimmermann, dit-il. « Ou n'importe quelle œuvre de Cage... »

Antoine WICKER

● Daniel Charles anime un cours public sur John Cage aujourd'hui lundi à l'annexe du conservatoire de la rue Brûlée, salle 107, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h.

(Strasbourg, Dernières Nouvelles du lundi, le 1^{er} octobre 1990)